

— « Il faut déménager a dit le docteur ».

Le père de l'enfant ne répond pas. Il est occupé avec le poêle à mazout qu'il a lui même installé au début de l'hiver avec des matériaux récupérés aux chantiers de Bretagne où il travaille.

— « A cause de l'humidité... tu écoutes, Armand ? »

— « J'ai vu Liliane, cet après-midi, il paraît qu'ils construisent un grand immeuble à Rezé, près d'l'église ».

— « Faut voir... ».

— "Surtout que le Boutin y veut récupérer sa maison »

— "Peut pas nous mettre dehors comme ça, y-a des lois".

— « Oui, mais le petit est encore malade, y-a trop d'humidité dans la maison qu'il a dit le docteur... »

— « J'irai voir demain à la mairie pour l'immeuble... la soupe est prête ? » interroge Armand.

— « Oui, Nelly, Arlette, à table ! ».

Le poêle ronfle bruyamment et dégage une forte odeur mazoutée. Une bonne chaleur envahit la salle à manger où l'on ne mange jamais, seulement les jours de fête et les dimanches quand Armand et Marie, sa femme, reçoivent la famille qui vient a pied le dimanche, de Nantes, Pont-Rousseau ou la Basse-Ile.

Ce soir, l'enfant a la fièvre, il tousse ; son père, comme il fait toujours quand il est malade, lui apposera tout à l'heure sur la poitrine un cataplasme pour chasser le mal, ce mal chronique qui le fait tousser comme un tuberculeux.

Justement, la tuberculose, c'est cette maladie qui a tué le grand-père paternel de l'enfant. Ce grand-père marinier naviguait sur la Loire à bord d'une marie-salope, ces ba-

teaux aux grognements de bête qui draguent le chenal du Port de Nantes. L'enfant n'a pas connu ce grand-père mais il entend beaucoup les adultes en parler. De sa grand-mère aussi, une fille du village, native de Douarnenez, décédée il ne sait quand à l'hôpital Saint-Jacques, à la limite de Nantes et Rezé. « Il faut déménager », C'est ce qu'a dit tout à l'heure sa mère. Mais l'enfant refuse de croire qu'il va devoir quitter ce village qu'il aime tant, ce fleuve qui le fascine dont les eaux entourent sa maison, souvent, pendant l'hiver et même au printemps ; les copains avec lesquels il joue aux cow-boys et aux indiens ; les senteurs indéfinissables au gré des marées montantes et descendantes ; et cet endroit, là, dans la maison, près de la fenêtre, où il recopie obstinément son livre de lecture avec un stylo bille bleu que lui a offert sa mère. Sa mère qui le couve amoureusement, à l'écoute de ses moindres désirs, ce qui rend jalouses ses deux grandes sœurs Nelly et Arlette. Au bord du sommeil, l'enfant revoit soudain le corps échoué sur la plage près de pont de chemin de fer. C'est un homme. Mais il ne peut le voir de près. On lui interdit. Ce n'est pas la première fois qu'un corps est retrouvé à cet endroit, « à cause des courants », a-t-il entendu dire son père. « La plage aux noyés » est protégée par de grands arbres sur un terrain en hauteur. Et derrière, sur le même terrain, est installé un marchand de charbon, le long de la ligne de chemin de fer. "Il faut déménager" a dit le docteur quand il est venu cet après-midi. « Regardez ces murs, ils sont pourris d'humidité » a-t-il ajouté. La voix forte du docteur résonne dans la tête de l'enfant. Dehors, il gèle à pierre fendre. Depuis une semaine, le fleuve charrie des blocs de glace, interrompant la navigation dans le port. L'hiver s'installe jour après jour, paralysant l'activité maritime. L'enfant s'est endormi, enfin, la poitrine rougie par le cataplasme confectionné par son père.

L'automobile de son oncle Robert attend devant la maison, en bas des marches du perron. L'enfant s'y engouffre,

aidé par sa mère qui lui donne un bonbon. C'est un langage secret entre eux. Une complicité amoureuse que nul ne doit comprendre. Mais Nelly et Arlette ne sont pas dupes. Elles le disent, qu'elles aimeraient bien, elles aussi, avoir des bonbons de temps en temps.

— « N'oublie pas de dire à ta mère qu'elle pense à donner son sirop au petit ».

— « Oui, oui, après nous irons à l'immeuble prendre les clés ».

L'automobile démarre en pétaradant, passe la Place du Puits et tourne à droite sur la route qui longe la Loire jusqu'à Trentemoult. Cet immeuble où la famille emménage, l'enfant en entend parler depuis longtemps à la maison.

— « C'est révolutionnaire », a-t-il entendu dire son père. "Et y'a tout l'confort, le chauffage par le sol, une salle de bain et même une école sur la terrasse..." a-t-il ajouté pour convaincre ses copains qui l'écoutaient, intrigués. L'enfant, lui, a retenu que ce fameux immeuble dont on parle tant est proche de son école, qu'il ne resterait plus à la cantine, surtout le vendredi à cause de la morue, et qu'il n'aurait plus à parcourir les trois kilomètres qui séparent son école de la « maison du bord de l'eau ». Sa grand-mère l'attend dans la cour, en bas du perron. L'enfant aime bien cette grand-mère bretonne native de Radenac, près de Locminé ; parce qu'elle lui raconte des histoires à n'en plus finir qu'il ne comprend pas toujours. Mais il l'écoute avec une attention non feinte, captivé par son talent de conteuse. Il comprendra plus tard que cette grand-mère qui « racontait si bien les histoires », comme son fils Armand, avait cette particularité bretonne de mélanger naturellement la fiction et la réalité. Ainsi étaient et sont toujours les Bretons, de « fabuleux conteurs d'histoire » Cet après-midi de printemps, le vingt trois avril 1955, la grand-mère veille sur lui, l'enfant, qui est allongé sur le lit de rotin usé à côté de la cuisinière. Il est encore malade, il tousse et à la fièvre et ne peut participer au déménage-

ment. Il entend chantonner sa grand-mère et voit les rayons du soleil éclairer la pièce, si sombre d'habitude. Par la fenêtre entrouverte, il entend le coucou et les chants des nombreux oiseaux qui peuplent le jardin où il aime se promener. Et le coq aussi qu'il imagine courir après les poules, comme il l'a vu faire souvent. Son grand-père, ancien cheminot et originaire de Chartres, est planté devant son almanach VERMOT qu'il consulte quotidiennement, pour les marées, la lune, et les histoires drôles qu'il décolle jour après jour en riant comme un enfant. « C'que tu peux être bête, mon bonhomme », lui dit souvent sa femme. Au pied du lit, sur la couverture qui recouvre l'enfant, s'étalent quelques revues dont le « chasseur français ». Pourtant le grand-père ne chasse pas. A part les pies, les corbeaux et les rats qui ont l'imprudence de se manifester dans son jardin. Une vieille pétoire est accrochée dans la cave, près de la pompe à bras qui, l'été, tire une eau fraîche de la Loire toute proche. Son père et son oncle sont de retour vers le soir. Le temps pour eux d'étancher leur soif, c'est-à-dire de vider deux ou trois verres de vin, une piquette amoureusement fabriquée par le grand-père et issue de la treille qui ombrage l'allée centrale du jardin, et les voilà repartis en direction de Rezé avec l'enfant allongé sur la banquette arrière. L'automobile tourne à gauche, s'engage dans l'avenue des marronniers, passe le pont qui surplombe le Seil et file vers l'église que l'on aperçoit. Sur la place du bourg, l'enfant voit son école, la cour et les quatre tilleuls, la cantine où il ne mangera plus la triste morue du vendredi. L'automobile tourne enfin à gauche sur un petit parking où sont déjà garés quelques véhicules. L'enfant s'extirpe de la voiture comme il peut, embarrassé par la couverture qui le tenait au chaud. Il n'en croit pas ses yeux. Devant lui se dresse l'immeuble dont parle tant son père depuis des mois. Il reste là, figé, les yeux au ciel, à contempler ce bâtiment qu'il n'aurait pu imaginer, même en écoutant son

père. Une lourde porte en bois à double battants donne accès au hall d'entrée de l'immeuble. Un ascenseur est ouvert et semble les attendre.

— « C'est le seul qui est en service mais y en a deux autres ».

Précise Armand avec un brin de fierté. Robert ne dit rien, mi étonné, mi admiratif et son regard en dit long sur les interrogations qui doivent se bousculer dans sa tête. A droite, dans l'ascenseur, il y a une triple rangée de boutons noirs marqués de chiffres. Armand, qui connaît visiblement les lieux, appuie sur le numéro quatre.

— « Y a six rues et dix sept étages ».

Explique le père de l'enfant avec cette assurance d'un guide qui connaît bien son métier. Les portes s'ouvrent sur un couloir avec de chaque côté des portes multicolores.

— « C'est à gauche au fond... »

dit mon père. Au dessus de chaque porte, blanche, bleue, verte, jaune ou rouge, l'enfant remarque un numéro différent ; il est surpris par cette odeur de bois frais qu'il ne connaît pas et par le silence étrange. Les pas des deux adultes et de l'enfant résonnent jusqu'au numéro 443, à une porte blanche, au bout du couloir qui ressemble à celui d'un hôpital, comme le dit l'oncle Robert.

— « Voilà, c'est ici ».

La mère de l'enfant ouvre la porte.

— « Ah ! Enfin, c'est vous, je commençais à m'inquiéter ».

Dans la pièce règne un désordre indescriptible ; pêle-mêle, des cartons, des vêtements, des meubles démembrés, de la vaisselle à droite, derrière un buffet bas qui délimite la cuisine et la salle à manger ; à gauche, un escalier en bois où montent déjà Armand et Robert. L'enfant les suit car il ne sait que faire d'autre. Son père, lui, épouse parfaitement son rôle de guide, comme s'il avait vécu là depuis toujours.

— « Là, c'est notre chambre... ici, le cabinet de toilette, avec la douche dont je t'ai parlé... là, pour les besoins... ici, un dégagement avec un endroit où j'installerai des étagères... et les chambres pour les enfants ».

L'enfant qui suit toujours les deux adultes, voit deux chambres identiques. L'une d'elle, à gauche, est déjà occupée par ses deux sœurs, Nelly et Arlette, qui s'affairent au milieu de cartons et de meubles qui visiblement n'ont pas trouvé leur place.

— « Là, c'est ta chambre » dit le père à l'enfant.

Celui-ci hésite devant la porte, ne pouvant croire qu'il puisse avoir une chambre à lui, un endroit personnel qu'il ne partagerait avec personne, sinon avec ses rêves et ses « livres d'or », collection qu'il monte, semaine après semaine, avec la complicité de sa mère qui le récompense régulièrement de ses bonnes notes à l'école. Et qui témoigne aussi de l'amour qu'elle lui porte. Ce que ne manque d'exprimer ses deux sœurs aînées en disant qu'il est le chouchou. Bien plus tard, Marie, accusée longtemps de préférence coupable, avouera cet amour inconscient mais réel pour ce garçon après deux naissances féminines. L'enfant ne sait pas encore que ses deux sœurs n'oublieront jamais.

Alban, le petit dernier, viendra plus tard rejoindre l'enfant dans sa chambre qui sera désormais la « chambre des gars ». La famille s'installe petit à petit et prend ses marques dans cette « habitation révolutionnaire » comme aime à le dire encore souvent son père pour expliquer son confort moderne et son originalité architecturale. Il est vrai que la vie est plus douce qu'avant, plus confortable, plus douillette. L'appartement est bien chauffé, bien éclairé et ensoleillé le matin et le soir. Le laitier et le boulanger déposent dans le casier de la cuisine ce qui a été commandé la veille, par écrit, dans ce même casier qui donne sur la

rue et dont les commerçants ont la clé. Les voisins papotent dans les couloirs à tous les étages. « C'est comme à Marseille » dit une dame avec un fort accent de là-bas. Une marmaille impressionnante grouille partout, envahit les ascenseurs, monte et descend, de la terrasse au ré de chaussée jusqu'à ce qu'un gardien intervienne et provoque la débandade. Gare à ceux qui seront attrapés et reconduits chez eux par l'oreille !... L'enfant est timide et solitaire. Il n'a pas vraiment de copains. Il n'apprécie pas qu'on lui dise dans la cour de récréation, qu'il habite dans des cages à lapin. Il comprend qu'on se moque de sa maison qu'il commence à aimer parce qu'il s'y sent bien. Il ne sait pas encore qu'il y passera la majeure partie de sa vie.

Appuyé sur la rambarde du balcon, l'enfant regarde au loin, à gauche, vers la ville d'où il entend des explosions et aperçoit un nuage de fumée.

— « Ce sont des grenades ! » s'exclame la voisine.

Sa mère le rejoint, lui dit de ne pas se pencher et converse avec la voisine, madame Mériaux, maman de ravissantes jumelles de son âge à peu près et qui le font rougir quand elles lui parlent.

— « Les salauds ! » dit sa mère « Ils ne demandent pourtant pas grand-chose ! ».

« Ils », ce sont les ouvriers, les métallos des chantiers navals en grève depuis quelques semaines dans l'espoir de grappiller quelques sous. Mais les patrons ne veulent pas céder. Les ouvriers s'énervent. Hier, ils ont envahi la préfecture. Il paraît que les CRS se sont retranchés dans les caves. Mais l'enfant ne sait pas trop ; il a seulement entendu dire... Quand son père rentrera vers le soir, l'enfant remarquera un lance-pierres dans la poche arrière de son short noir et délavé.

— « On en a étalé quelques-uns » commente-t-il après avoir bu un verre de vin rouge.

— « Demain j'irai chercher les bons à la mairie » répond sa mère qui ne semble pas l'avoir écouté.

— « Mais c'est pas la charité qu'on demande, c'est notre dû ! » s'emporte Armand en se servant un autre verre de vin.

— « En attendant faut bien manger » rétorque Marie.

Son père est en grève depuis quelques semaines. L'enfant constate que la nourriture est moins abondante jour après jour. Heureusement, Madame Hardouin qui tient avec son mari l'une des quatre épiceries du bourg, leur accorde un crédit alimentaire comme à beaucoup de familles ouvrières. Il n'empêche que les temps sont difficiles malgré la solidarité qui s'organise. La mairie délivre des bons alimentaires de première nécessité. Mais l'enfant comprend ce que veut dire son père quand il parle de charité qu'il n'accepte pas ; il comprend la colère de cet homme qui travaille dur toute la semaine et à qui on refuse la dignité par un plus juste salaire. L'enfant ne le sait pas encore mais cet événement social influera sur sa vie d'adulte au travail ; il s'en souviendra toujours et reprendra, quand l'heure sera venue, le flambeau de la révolte ouvrière. En attendant, il déambule dans le parc. C'est presque l'été et les vacances. Bientôt, il partira en Bretagne avec sa famille. Il ira à la pêche avec son père dans le canal de Nantes à Brest ; ensemble, en chantant et presque tous les jours, ils partiront à l'aube sur le chemin de halage qui mène à l'écluse et sur les blocs de pierre d'où son père sort des anguilles grosses comme ses bras, des remous des eaux agitées par la dénivellation des deux biefs. Lui, l'enfant, se contente de pêcher les ablettes, petits poissons argentés qui viennent le narguer presque à ses pieds au ras des pierres. Vers midi, Armand et son fils repartent dans le sens inverse, le vivier lourd mais le cœur léger ; invariablement, ils font une halte au café du pont, chez Bertrand qui tient avec sa femme l'épicerie-buvette, rendez-vous incontournable des pêcheurs auxquels se mêlent les vieux

du coin. Là, Armand et ses copains, toujours admiratifs de la quantité et la qualité des prises, vident quelques verres de vin rouge ; parfois, souvent, les tournées sont payées... en poissons, surtout en anguilles, ce qui évite de dépenser trop vite les quelques sous que Marie donne de temps en temps à son mari. Même en vacances, il faut faire attention en attendant les allocations familiales qu'apportera le facteur un matin et qui sera forcément pour la famille le matin d'un beau jour ; la viande remplacera le poisson, les enfants auront le droit à une friandise en plus d'un fruit et Armand passera plus de temps avec ses copains chez Bertrand. Et c'est là, quelques années plus tard, dans ce petit village rural du sud de la Bretagne que l'enfant connaîtra son premier émoi amoureux avec Anne, une fille du pays. Ses deux sœurs ne se priveront pas de le taquiner ; elles, adolescentes, jolies, qui flirtent déjà avec les parisiens de passage. La famille repart à la fin du mois de juillet, comme elle est venue ; c'est-à-dire en taxi jusqu'à la gare distante d'une vingtaine de kilomètres, et puis en train jusqu'à Nantes où un copain d'Armand vient les chercher, en voiture, n'hésitant pas à faire plusieurs allers-retours pour les ramener, enfin, à la maison Le Corbusier.

Cette année, l'enfant entre au cours élémentaire deuxième année. Les rentrées scolaires sont toujours un peu angoissantes pour les jeunes élèves. Mais celle qui s'annonce, pour lui si timide, ne lui dit rien qui vaille car le maître est la terreur de l'école. C'est un bonhomme tout rond, moustachu, arborant un béret noir à la propreté suspecte. Il se dit d'ailleurs qu'il efface le tableau avec ce couvre-chef dont il ne se sépare jamais. De la fenêtre ouverte sur les escaliers d'accès au couloir du premier étage, il crache souvent des mollards qui souillent les marches ; dans les tiroirs de son bureau placé sur une estrade, il stocke le pain dur qu'il récupère à la cantine « pour nourrir ses lapins », dit-on. Mais surtout et plus inquiétant, pro-

viennent de sa classe des cris et des pleurs qui n'échappent à personne et qui en effraient plus d'un. Les punis qui à la récréation font le tour des quatre tilleuls sont issus en forte proportion de cette classe maudite qui inspire la terreur générale. Mais jamais l'enfant, qui n'est ni mauvais élève ni rebelle, n'eut à souffrir des exactions de ce maître. Ce qui ne l'empêchera pas, mais bien plus tard, de faire une analyse de la situation et de se rendre à l'évidence : ce maître-là s'inscrivait dans un contexte précis d'après guerre, marqué par la violence et la cruauté ; c'était bel et bien une brute avinée qu'avait cautionnée et peut-être encouragée l'Ecole de la République.

C'est jeudi, le parc grouille d'enfants car les familles sont nombreuses. Sur la piste d'asphalte, côté est, les patineurs et les joueurs de ballon se disputent le terrain. Il arrive qu'un parent de patineur ou patineuse intervienne, accompagné du gardien chef, et la partie de foot-ball un moment interrompue par les protestations des uns et des autres, se termine invariablement un peu plus loin sur un terrain en friche. A côté de la piste, se dresse un portique en béton où se côtoient balançoires et trapèzes. Les places sont chères et il faut prendre son tour ; les plus grands, mandatés par le gardien chef, gèrent la situation ou, c'est selon, abusent de leur autorité officielle.

Au fil des jours, des semaines et des mois, les limites du parc sont repoussées. C'est l'aventure, la découverte de terrains inconnus malgré les recommandations des parents qui font semblant de croire à l'obéissance des gamins. L'aventure n'est pas autorisée mais tolérée, d'autant que les parents suivent aisément les initiatives de leurs gamins du haut de leur loggia. Derrière le parc, il y a un champ où paissent quelques vaches, une étable, et à côté un autre champ plus petit bordé de vignes... que les enfants n'oublieront jamais de « vendanger » à la fin de chaque été. Dans le grand champ, en contrebas et derrière la fron-